

Ministère de la culture et de la communication

Concours interne de chargé d'études documentaires

SESSION 2016

Épreuve orale d'admission n°1

17-DEC4-05275

Conversation avec le jury ayant pour point de départ le commentaire d'un texte relatif au monde contemporain, portant sur un sujet d'ordre culturel et social.

(Préparation : 20 minutes ; durée : 20 minutes ; coefficient 3)

SUJET n°5

INTERVIEW

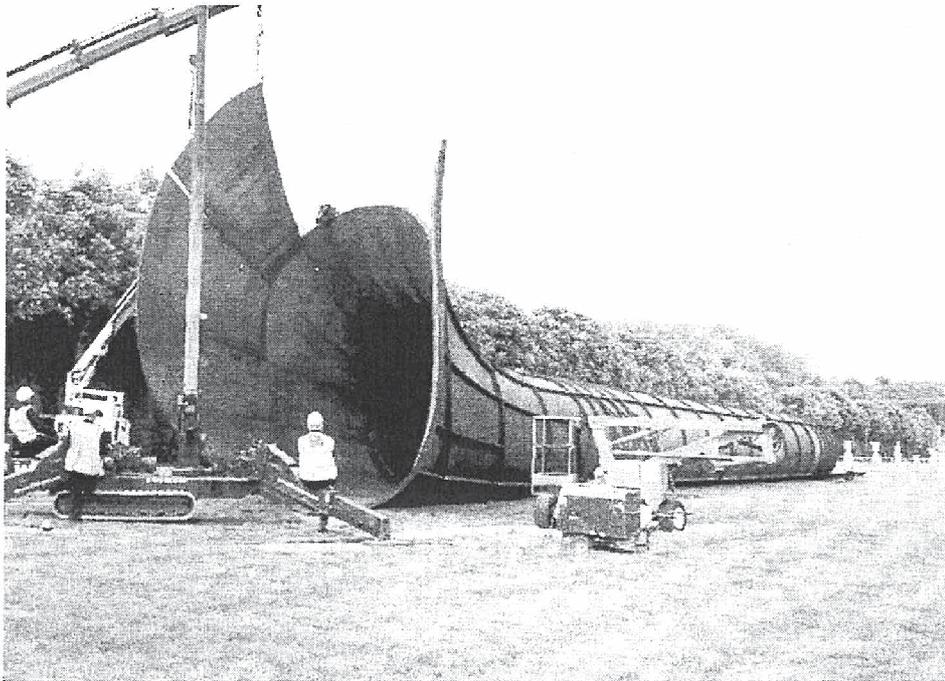
ANISH KAPOOR À VERSAILLES : «ON EST FACE À UN PROBLÈME POLITIQUE »

Par Julien Gester (<http://www.liberation.fr/auteur/13071-julien-gester>)

— 5 juin 2015 à 16:18

Pourquoi l'installation à Versailles de l'œuvre d'Anish Kapoor surnommée «le vagin de la reine» suscite-t-elle autant de commentaires outrés de la part de l'extrême droite et des traditionalistes ?
Éléments de réponse avec la philosophe

Fabienne Brugère.



L'œuvre d'Anish Kapoor «Dirty Corner» sera bientôt exposée dans les jardins de Versailles. Photo Guillemette Villemin. AFP

Suite à la polémique suscitée par les œuvres d'Anish Kapoor installées au Château de Versailles(http://www.liberation.fr/societe/2015/06/04/le-vagin-du-chateau-de-versailles_1323152), Fabienne Brugère, philosophe et professeure, spécialiste de l'éthique du *care*, du féminisme et de la philosophie de l'art (1), revient pour *Libération* sur cet embrasement anti-art des milieux identitaires, à la veille de l'inauguration de l'exposition, mardi 9 juin.

(1) Dernier ouvrage paru : *Qui a peur des philosophes ?*, Bayard, 2014.

Que vous inspirent les réactions
d'indignation émanées notamment de
l'extrême droite et des catholiques
traditionalistes au sujet de l'exposition d'Anish
Kapoor au Château de Versailles ?

Je pense que cela cristallise d'abord vraiment des questions de pouvoir, de territoire, plus encore que de sexe ou de genre. On assiste à travers cette exposition et les commentaires outrés qu'elle peut susciter à une résurgence du pouvoir royal et de son histoire : ce pouvoir a beau avoir été vaincu, voire même humilié en France par la Révolution française, il fait périodiquement l'objet de retours d'attachement nostalgique. L'enjeu n'est pas tant l'art contemporain en tant que tel : il faut d'ailleurs considérer le fait que, comme le dit très bien Julia Kristeva dans *Artpress*, Kapoor fabrique des «objets incertains», dont l'interprétation ne peut être univoque. L'art contemporain est incertain et ça panique. Mais, ce qui soulève des protestations dans le cas présent, c'est l'inscription de ce type d'art, et de ce qu'il propose concernant un personnage supposé sacré comme une reine, dans un lieu comme Versailles, qui est bien sûr, dans l'histoire française, encore habité par le pouvoir royal. On est donc tout d'abord face à un problème politique. Celui-ci est bien sûr lié à l'ambiguïté du travail de Kapoor, qui autorise à l'associer à un certain nombre de signifiants sexuels. Mais je crois que la question touche par-dessus tout à une frontière, relative à une conception du pouvoir qui a été vaincue et refoulée en France.

Vous pensez que s'il n'y avait pas eu ces propos de l'artiste relayés par le Journal du Dimanche, qui proposaient une lecture sexuelle de ses œuvres, désignant notamment l'une d'entre elle comme «la prise de pouvoir du vagin de la reine», on aurait pu échapper à cette polémique ? Cela se serait sans doute passé différemment si l'exposition s'était tenue dans un musée d'art contemporain plutôt que dans les jardins de Versailles. Or, ce que l'on peut trouver de très intéressant dans la lecture proposée de ses installations par Kapoor dans le *JDD*, tient dans sa manière de prolonger le propos du livre d'Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi* (d'un côté le corps politique et immortel, de l'autre le corps terrestre et mortel). Ce qui se joue de très subtil dans le travail de Kapoor, c'est qu'il exhibe non pas le corps du roi, mais celui de la reine. Une reine, Marie Antoinette, dont on sait que certes, par sa position de reine, elle était bien du côté d'un corps politique et immortel, mais qu'en même temps elle a construit son univers à Versailles autour de l'univers des plaisirs. Et donc non pas autour du corps sacré, mais d'un corps en partie sexuel, que l'on pourrait appeler le corps scélérat – c'est comme ça que je traduirais l'adjectif dans le titre de l'œuvre, *Dirty Corner*. Le sens du travail de Kapoor, à mon avis, est de montrer comment ce corps en arrive à contaminer tout dans la royauté, y compris le corps sacré. C'est d'ailleurs ça aussi qui a fait basculer la France dans la révolution en 1789 : le scandale des plaisirs royaux. C'est ce qui est donc à la fois totalement révoltant pour qui croit à la symbolique de la royauté mais très intéressant à mes yeux. Je crois qu'au cœur de la lecture proposée par Kapoor, il y a la Révolution française et l'idée de

l'installer au cœur de Versailles. Ce n'est pas un hasard si son exposition s'étend jusque dans la salle du serment du jeu de paume, avec une installation articulée autour d'un canon !

Historiquement, la production artistique contemporaine a toujours trouvé sa place dans l'espace public, notamment avant l'invention et l'émergence du musée. Or, cette question semble toujours, et aujourd'hui particulièrement, poser problème ?

Dans les contestations extrêmement violentes et militantes dont font l'objet ces œuvres d'art, comme celle précédemment de Paul

McCarthy(http://next.liberation.fr/sexe/2014/12/24/pour-le-24calendrier-de-l-avent-en-2014-plug-anal-pour-tous_1155909) ou Jeff Koons, intervient un certain nombre de questionnements sur les notions d'identité, de frontière, de nation. Et je crois que le fait que des groupes constitués puissent ainsi se prêter à des critiques extrêmement violentes, d'œuvres que souvent ils ont à peine ou pas vues, traduit un moment soit de crise d'une civilisation, soit de transition civilisationnelle - ce qui n'est d'ailleurs pas incompatible. Ces groupes sont rivés à l'idée que les identités doivent être figées de toute éternité. Les identités nationales, sexuées et sexuelles, les territoires, les frontières, tout doit demeurer fixe et étanche. Ces représentations butent forcément contre une société qui, dans sa majorité, se défait de cette conception de l'identité au profit de l'idée que les identités sont relationnelles, que l'individu peut aussi avoir plusieurs identités, que l'identité sociale n'est pas forcément confondue avec l'identité professionnelle, sexuelle ou familiale. Ce changement à l'œuvre produit

fatalement des replis et des désarrois auxquels nous confrontent ces affaires.

C'est ce qui peut relier, selon vous, les émois suscités récemment par des œuvres aussi différentes que le homard de Jeff Koons, (http://www.liberation.fr/culture/2009/09/22/versailles-residence-royale-d-artistes_583212) l'arbre de Paul McCarthy ou les installations plus abstraites d'Anish Kapoor ?

Il y a cela, mais aussi dans la société française et ailleurs actuellement, une difficulté à appréhender les formes de l'art contemporain. En particulier quand celles-ci jouent avec le mauvais goût ou l'impertinence, et l'on a tendance à oublier que l'art, dans toutes ses composantes, est avant tout une forme de production qui a à voir avec la liberté, l'irrévérence, l'incertitude – on en revient aux fameux «objets incertains». Cette dimension est aujourd'hui devenue difficile à appréhender pour toute une partie de la population qui a abandonné l'idée même de contemplation artistique et ce qu'elle peut porter comme indécidabilité, comme gratuité, comme abstraction. Souvent, ce rôle de l'art est occulté par le fait que les artistes appartiennent à un marché de l'art et l'on ne met plus en avant que cet aspect-là, sans chercher à voir ce qu'il en est de leurs œuvres ou de leur travail. A cet égard, je ne mettrais d'ailleurs pas Anish Kapoor et Jeff Koons sur la même ligne...